

Valentin-Yves MUDIMBE, *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie et ordre de la connaissance*, traduit de l'anglais par Laurent Vannini, Paris, Présence Africaine Editions, 2021, 513 pages.

Yannick ESSENGUE

Doctorant en philosophie,
Université Marien Ngouabi de Brazzaville
Université Jean Jaurès de Toulouse

.....

« Pourquoi, dès-lors, l'Afrique ne prendrait-elle pas, elle aussi, la parole ? »
V-Y Mudimbe, *L'odeur du père : essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique*, Paris, Présence Africaine, 1982, p. 203.

C'est sur cette question que Mudimbe termine ce qu'il a commencé par « L'Odeur du Père... », dont le but était (en 1982 déjà !) d'éclairer les liens complexes qui selon lui, arriment l'Afrique à l'Occident et qui déterminent selon lui, « non seulement les attitudes d'être mais aussi l'exercice de la pensée, les pratiques de connaissance et les manières de vivre » (V-Y Mudimbe, 1982, 11). Si l'Afrique est donc à inventer, une question centrale se pose alors à Mudimbe six ans plus tard : « dans quelle mesure peut-on parler de savoir africain, et dans quel sens ? » (V-Y Mudimbe, 2021, 17).

Valentin Yves (Vumbi Yoka) Mudimbe, né en 1941 à Jadotville (Likasi) au Congo belge (République démocratique du Congo). Il fait ses études au Congo puis, en 1960, devient bénédictin et s'installe au Rwanda. De retour au Congo en 1962 et ayant abandonné l'ordre chrétien, il poursuit des études supérieures à Kinshasa et soutient un doctorat de linguistique française à l'Université de Louvain (Belgique). C'est pour des raisons politiques qu'il doit s'exiler aux Etats-Unis, en 1980, où il a enseigné dans plusieurs universités. Il est actuellement en poste à Duke University. Il a écrit plusieurs textes littéraires et a publié de nombreux essais. Citons *L'Autre face du royaume* (1973) ; *L'Odeur du père* (1982) ; *The Invention of Africa* (1988) ; *The Idea of Africa* (1994). (« L'AFRIQUE

DEMEURE LA DIFFÉRENCE ABSOLUE. » (Entretien de Mai Palmberg avec Valentin Yves Mudimbe. (Seloua Luste Boulbina, *Dix penseurs africains par eux-mêmes*, traduction de Seloua Luste Boulbina, CHIHAB Editions, 2016, 19).

Publié en anglais en 1988 sous le titre *The invention of Africa. Gnosis, Philosophy, and the Order of Knowledge*, (Bloomington and Indianapolis, Indiana University Press, 1988) l'ouvrage *L'invention de l'Afrique. Gnose, philosophie et ordre de la connaissance*, pourtant un grand classique des études post-dé-coloniales n'est traduit en français que trente-trois ans après sa publication initiale. Dans la Préface, Mamadou Diouf rappelle le triple enracinement de l'ouvrage entre épistémologies philologiques, religieuses et coloniales, ceci dans le prolongement de *L'odeur du père : essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*. Conformément au mouvement de la méthode foucauldienne qui marque l'écriture de Mudimbe, ce dernier se propose d'effectuer une « archéologie » des épistémologies africaines et africanisées. Le préfacier nous le précise en ces termes : « La mission que s'assigne *L'invention de l'Afrique* est de débroussailler systématiquement l'espace discursif, dévoiler et déconstruire ses sources

ethnographiques et les imaginaires qui leur sont associés et suivre à la trace les cibles qu'ils identifient et les effets qu'ils produisent. » (V-Y. Mudimbe, 2021, 11).

En bonne « archéologie de la *gnose* africaine » *via* les anthropologues, les missionnaires et les idéologues de tout bord, l'ouvrage questionne le statut de ce que l'auteur nomme « "africanisation" de la connaissance » et surtout quelle relecture de l'héritage épistémologique traditionnel africain, mieux quel sens donner aux fondements de tout discours sur l'Afrique. C'est donc dans un dialogue avec les sciences humaines de différentes traditions, que Mudimbe articule le propos de son ouvrage autour de cinq chapitres d'inégales répartition : « Discours du pouvoir et connaissance de l'altérité » sur 48 pages ; « Questions de méthode » sur 42 pages ; « Le pouvoir de la parole » sur 114 pages ; « Edward Wilmot Blyden : Héritage et questionnements » sur 76 pages ; « La patience de la philosophie » sur 110 pages ; le tout encadré par une introduction de 8 pages et une conclusion de 28 pages.

Il a semblé nécessaire à Mudimbe de passer par les images africaines de l'Occident dans le chapitre premier de son ouvrage, qui se présente comme une vraie dénonciation de la colonisation en ce qui concerne l'acquisition des colonies ; l'exploitation de leurs ressources et les politiques générales « de domestication des populations autochtones » (p. 26). C'est aussi dans ce contexte qu'il faut selon Mudimbe, situer la « Genèse africaine » en termes de « *locus* (lieu) épistémologique de l'invention de l'Afrique » (p. 58).

Le chapitre suivant, essaiera de fonder l'exigence méthodologique

nécessaire à l'analyse épistémologique et à un retour critique de ce qu'il convient d'appeler l'africanisme. Partant de l'archéologie des savoirs (Foucault) et du structuralisme (Lévi- Strauss) en dialogue avec leurs défenseurs et critiques. Constatant les doutes par les Africains de leur propres « *prises de paroles* » (p. 104), Mudimbe à la suite de Fabien Eboussi, constate un « modèle pour soi » qu'il faut rechercher dans le contexte global des « sciences coloniales » (p. 109). Il faut donc noter dans la quête méthodologique ici, une « conciliation remarquable entre la rigueur d'un exercice philosophique et les fantasmes d'une insurrection politique » (p. 111).

Pour ce qui est du chapitre troisième, le « pouvoir de la parole » dont il est question oscille entre « discours du missionnaire et la conversion de l'Afrique », pour montrer à quel point le discours missionnaire a pu avoir tant d'emprise sur l'Africain (une parole « prédéterminée, préréglée, en un mot, *colonisée* » (p. 122) qui témoigne de la même épistémè que le discours des anthropologues (p. 164) pour devenir « les signes et les symboles d'un modèle culturel » (p. 115). L'Afrique des années quatre-vingt s'étant saisie du discours missionnaire en vue de s'inventer de nouveaux mythes dans la consolation africaine d'être le berceau de l'humanité. Une question demeure cependant : « ces mythes potentiellement mobilisateurs pourraient-ils fournir, comme Diop l'espérait, les bases d'un nouvel ordre politique en Afrique ? » (p. 228).

Le chapitre quatrième sans aucune annonce préalable, voit surgir la figure d'Edward Wilmot Blyden

» pour questionner « héritage et questionnements » le concernant. Le premier point nous éclaire cependant sur le choix de cette figure historique du mouvement panafricaniste : « Les ambiguïtés d'une alternative idéologique ». En père de la négritude et de la personnalité africaine, il est aussi celui qui opère une véritable « révolution des mentalités ». Ce qui intéresse Mudimbe chez Blyden, « est une question pratique dans le champ précis de l'histoire des idéologies africaines : dans quelle mesure pouvons-nous adhérer aux déclarations de Senghor et de Lynch faisant de Blyden le précurseur de la négritude et de la « personnalité africaine » ? » (p. 231). Artisan de la réconciliation de l'Africain avec son propre héritage, Blyden est aussi précurseur de l'analyse épistémologique par sa critique de l'eurocentrisme, un véritable projet d'unification entre idéologie africaine et pratique concrète de la connaissance (p. 303).

Dans le chapitre cinquième, Mudimbe termine sa longue méditation de la *gnose* africaine par ce qu'il désigne par « patience de la philosophie ». Elle se veut un réexamen de ce qui a été présenté comme les trois grands courants de la philosophie africaine contemporaine : le courant ethnophilosophique, le courant idéologique et politique et le courant critique. Si pour lui la véritable approche « philosophique » est celle dite critique, par sa critique de l'ethnophilosophie dont l'imagination « empêche d'atteindre toute forme de vérité » (p. 354) ; il convient rappelle Mudimbe, de ne pas oublier les autres traditions philosophiques africaines : éthiopienne, empiriciste,

déconstructionniste et universaliste marxiste (p. 368).

Dans le projet d'une Afrique à inventer, cette traduction de *The invention of Africa* malgré la distance temporelle, aborde des questions de grande actualité. Que ce soit la décolonisation des savoirs, les épistémologies du sud, la question noire, les études postcoloniales, nous sommes en présence d'une pensée transhistorique et qui peut aussi se dire transcoloniale. « Que devrions-nous faire dès lors avec la question de la pensée transhistorique ? » Partant de cette question, la réponse ne peut venir que des « marges rhétoriques de l'histoire » puisqu'« elle ouvre sur un paradoxe : quelque chose comme le pur reflet de la conscience dans un langage pur. Elle s'étend et universalise des archives locales et les amène à être en contact avec l'esprit de l'analyste, inventant ainsi de façon dynamique à la fois la compréhension et l'histoire. » (V. Y. Mudimbe, 2021, 440).

Que veut dire que l'Afrique a été inventée dans la démarche de Mudimbe telle qu'elle est visible et lisible dans *L'odeur du père* et dans *L'invention de l'Afrique ?* Dans *L'odeur du père*, Mudimbe rappelle qu'il n'a fait que « réunir des questions susceptibles d'éclairer les liens complexes qui, aujourd'hui, plus fortement qu'hier, arriment l'Afrique l'Occident, déterminant ainsi non seulement les attitudes d'être mais aussi l'exercice de la pensée, les pratiques de connaissance et les manières de vivre. » (V. Y. Mudimbe, 1982, 11). Le projet de *L'invention de l'Afrique* nous est explicité à nouveau par l'historien Mamadou Diouf qui signe la Préface de l'ouvrage : « L'invention de l'Afrique a lancé un défi aux africanistes en les invitant

à examiner les manières dont « la bibliothèque coloniale » a contribué à la construction du concept d'Afrique. » (Mamadou Diouf, Préface, Valentin-Yves Mudimbe, *L'intention de l'Afrique*, P. 9). La violence de l'existence du père et l'étrangeté de son odeur, sont pour Mudimbe à la suite de Michel Foucault, la détermination du malaise africain, qui se trouve dans « la dépendance de l'Afrique vis-à-vis de l'Eur-Amérique » (V. Y. Mudimbé, 1982, 12). L'urgence d'une Afrique décolonisée suppose d'abord de la part de celle-ci de se questionner sur le fait de savoir jusqu'où l'Occident s'est rapproché de l'Afrique, avant de voir ce que coutera à l'Afrique de s'en distancer. Il convient d'observer ici que le rapport de l'Occident à l'Afrique est compris ici comme une « violence » et qui est à la fois économique, politique et idéologique. La première réponse de nature décoloniale n'est donc pas d'abord de chercher à « prouver notre humanité » comme d'autres le firent autrefois.

Au terme de cette exploration, mise à part la construction d'une épistémologie africaine, il convient de se poser la question de savoir si le/la fondement/ fondation d'une *gnose* africaine devrait vraiment reposer sur une relecture des épistémologies des sciences sociales occidentales. En faisant de l'archéologie des savoirs et du structuralisme les modèles de son « invention » de l'Afrique, Mudimbe ne devrait-il pas reconsidérer tout le corpus méthodologique d'exploration de la *gnose* africaine elle-même et

dont les expressions sont bien visibles et lisibles chez ses contemporains herméneutes qu'il ignore d'ailleurs dans sa classification des courants de la philosophie africaine ? D'autre part, la démarche inventive en question est aussi à questionner, car il ne semble pas tout à fait clair s'il s'agit de la dénonciation d'une Afrique qui a été « inventée ». On parlerait alors d'une démarche t(r)opologique ; ou alors s'il s'agit d'un projet pour une Afrique qui est appelée à s'inventer. Et là la démarche serait davantage téléologique. Si l'« histoire est une légende, une invention de notre présent » (p. 431) alors nous pouvons mieux comprendre que Mudimbe fasse de la « bibliothèque coloniale » la fondation du concept d'Afrique, mais comment le comprendre tout en sachant la nécessaire remise en question de l'héritage colonial sur les savoirs endogènes africains ? Sur la créativité artistique africaine ? Sur la religion traditionnelle africaine, le « discours missionnaire » aidant ? La décolonisation de la pensée n'est-elle pas aussi, en relisant par exemple un Ngugi wa Thiong'o (qui en contemporain de *The Invention of Africa*, publie justement *Decolonising the mind* en 1986) une remise en question de l'héritage linguistique et discursif de cette « bibliothèque coloniale » ? Le projet de l'Afrique *authentique* semble pourtant bien en deçà et par-delà la colonisation et même l'esclavage. *L'invention de l'Afrique* qui sonne en fin de compte comme une Afrique inventée au prisme et aux prises de la colonialité, n'est-ce pas une Afrique *authentique* qui est à inventer en mode téléologique aujourd'hui ?



Chaque heure qui passe apporte un supplément d'ignition au creuset où fusionne le monde. Nous n'avons pas eu le même passé, vous et nous, mais nous aurons le même avenir, rigoureusement. L'ère des destinées singulières est révolue. Dans ce sens, la fin du monde est bien arrivée pour chacun de nous, car nul ne peut plus vivre de la seule préservation de soi. Mais, de nos longs mûrissements multiples, il va naître un fils au monde. Le premier fils de la terre. L'unique aussi.

Cheikh Hamidou Kane, *L'aventure ambiguë*, Paris, Union Générale D'éditions, 1965, 92.